LES LIVRES

L'Oeuvre 20 déc. 1940

Doléances romantiques

Les écrivains — je veux dire : les hommes de pensée et de conscience, non les journaleux et autres pleneurs d'encre aux ordres des opportunismes successifs — commencent seulement à faire connaître au public de quelle manière ils ont « réagi » aux événements de l'été 1940.

La première réaction a été, pour la plupart, de stupeur, et je crois que l'on dénombrerait assez rapidement ceux qui ont déjà dépassé ce stade. Les réactions suivantes, s'il y en a eu, témoignent de grandes incertitudes : la pensée et la conscience, surtout chez les gens qui ne sont plus tout jeunes, ne sont pas impunément bousculées ; il leur faut du temps pour reprendre un peu d'assiette.

●●●

M. Pierre Mac Orlan vient de nous donner un livre intitulé : *Chronique de la fin d'un monde* (1) ; il y a rassemblé divers écrits antérieurs à cette guerre, datés de 1931 à 1939 ; et, pour donner au tout une sorte d'unité, il a mis le mot de *romantisme* dans chaque titre de chapitre. Seule, la préface a été écrite après la débâcle de juin 1940, et justifie le titre général du livre.

Quel sens donner au mot de romantisme, qui sert de trait d'union à ces divers écrits ? M. Mac Orlan veut-il nous faire entendre qu'il fait de la littérature personnelle, et sentimentale, *lyrique*, si l'on tient à cette façon de dire un peu surannée ? La mélancolie, et parfois l'inquiétude de ses pensées de naguère lui ont-elles paru devoir être aussi opposées à la dure réalité qui les a, aujourd'hui, heurtées brutalement ? Je ne sais : mais ce sont bien des impressions de romantisme, de regrets délicatement exprimés, d'amertumes distinguées, qu'il nous communique.

Le désarroi moral provoqué en lui par la « fin du monde » a été douloureux ; il n'a pas, toutefois, perdu courage. Il se réconforte en se faisant à lui-même de grands serments virils, et en invitant les autres braves gens à l'imiter. Mais que d'imprécision encore dans le programme d'action ! Il est insuffisant, en effet, de dire qu'il faut s'étudier soi-même, prendre confiance, songer à reconstruire, etc., et d'affirmer : « Bon courage ! C'est par la discipline et la dignité que nous sauverons l'esprit de la France... »

M. Mac Orlan ne sait pas très bien ce qu'il faut faire. Mais, enfin, le cœur y est.

●●●

M. André Gide n'en est pas encore là. Il vient de publier, sous le simple titre *Feuillets* (1) des notes qui témoignent d'une sorte d'effondrement moral. Il nous en veut de n'avoir pas été des partisans intransigeants ; c'est notre « indulgence » traditionnelle, « le plus souvent simple laisser-aller ignoble, veulerie », qui nous a conduits, dit-il, à la défaite. Relit-il Courteline, il s'oublie à rire ; « mais, le rire éteint, rien ne reste que désespoir »... Et, dans ce désespoir, M. Gide songe à se réfugier dans l' « inactuel », et même à cultiver le silence. Il souffre, au plus profond de son être, de constater que trop peu de Français sont capables de sentir la désolation du pays, et qu'on ne s'occupe que d'intérêts matériels. Il déplore que la solidarité entre les citoyens soit une chose si abstraite, si peu sentie, et — voici plus grave — dans sa douleur, il s'oublie jusqu'à adresser lui-même aux instituteurs le reproche d'avoir saboté l'éducation civique de la jeunesse.

Cela n'est pas digne de M. Gide. Souhaitons à sa sensibilité une prompte guérison.

Dans le même numéro de la revue où paraissent ses *Feuillets*, il pourra lire, comme on prend un tonique, la *Lettre à un Américain* de M. Alfred Fabre-Luce, toute vibrante d'espoirs nouveaux. « Le moment présent nous retrempe », écrit l'auteur de la Lettre. Et il félicite — sans doute un peu hâtivement ! — les Parisiens de « ne plus s'intéresser aux abstractions » et d'avoir « appris à penser devant les faits ».

M. Fabre-Luce, qui est beaucoup plus jeune que M. Gide, s'est vite adapté, lui, aux nécessités nouvelles. On ne saurait trop prier les personnes désabusées de prêter attention à des phrases dynamiques telles que celles-ci : « Il n'y a pas de vie vraiment accomplie sans épreuves, sans ruptures, sans nouvelles naissances. Ne répétez donc pas l'erreur que nous commettions naguère en plaignant — parce qu'elle manquait de beurre et de controverses électorales — cette jeunesse d'Europe Centrale qui chantait sur les routes et dans ses veines sentait déjà bouillonner la victoire... Hélas, nous n'en sommes pas là. Mais on peut éprouver un sentiment de puissance en pleine défaite : Adolf Hitler dut le connaître vers 1920. Un rude choc nous a jetés sur le sol ; mais, comme Antée, nous y reprenons des forces... »

●●●

Le choc, certes, a été rude. Les jeunes s'en remettront plus vite, et mieux que les anciens : les préjugés, sur les inimitables vertus de la nation française, sur la nécessité de poursuivre la politique de Richelieu, et autres absurdités nationalistes seront plus aisément extirpés de leurs esprits. Avant cette guerre même, certains manuels scolaires, d'histoire et de géographie présentaient déjà les faits avec une objectivité, une honnêteté méritoires. J'ai, sous les yeux, un tome du *Cours de géographie* (1) du regretté Jean Brunhes, le tome destiné aux élèves de quatrième des lycées, publié en 1939 ; un professeur m'assure que, l'hiver dernier, ses élèves, après avoir étudié les chapitres sur l'Allemagne, le pressèrent de questions étonnées : ils entendaient chez eux, à la radio, des princes de la science française affirmer que les Allemands étaient bien inférieurs aux autres peuples en intelligence spéculative et en génie inventif, que leurs savants n'étaient que de bons contremaîtres, de petits ingénieurs consciencieux, etc... ; et ils découvraient dans leur manuel de géographie des chiffres impressionnants sur la population allemande, sur l'essor de la richesse allemande, sur la ténacité et l'ingéniosité de l'Allemagne dans la création de ses industries ; ils lisaient que « l'Allemagne produit plus de fonte et d'acier que la France et la Grande-Bretagne réunies » ; que « l'industrie chimique allemande est la première du monde » ; que l'Allemagne possède le troisième outillage cotonnier du monde » ; que ses voies de communication utilisent « admirablement » les facilités données par la nature ; que « ses transports aériens dépassent ceux de tous les pays européens par le nombre des voyageurs transportés » ; que, malgré ses côtes peu développées et médiocres, elle possède aujourd'hui la cinquième flotte marchande du monde, etc..., etc...

Un enfant de treize ans peut comprendre qu'on lui bourre le crâne, et, je le répète, dès avant cette guerre, sur les réalités de la géographie comme sur certaines questions d'histoire, — par exemple sur la question des responsabilités de la guerre de 1914, — des manuels, de simples manuels scolaires instruisaient les enfants de France plus honnêtement et mieux qu'on n'avait instruit leurs pères ou leurs frères aînés.

●●●

Si les littérateurs d'un certain âge n'ont pas encore, en général, accepté qu'ait fini brusquement un monde qui leur était doux, et s'attardent romantiquement à pleurer sur ce décès, la faute en est, simplement, à l'ignorance. Très peu, trop peu d'hommes cultivés, en France, avaient l'idée de comparer leur propre pays, ses forces, ses valeurs de toutes sortes, aux autres pays, à leurs forces, à leurs valeurs ; après une telle comparaison, on ne pouvait qu'être convaincu de la nécessité de la paix. Mais les pacifistes étaient honnis, tenus à l'écart, et même jetés en prison, quand ils s'exprimaient trop nettement...

Ils ont bien le droit, aujourd'hui, de répondre à certains qui se lamentent : « Qu'avez-vous fait pour n'être pas accablés par le malheur ? Trêve de doléances ! Comprenez, enfin, que c'est à cause de votre personnalisme, de votre égoïsme, que vous avez été battus, et que, seule, la collaboration de tous les peuples d'Europe recréera un monde où vous pourrez exister encore.

René Gerin.

(1) Éditions Emile-Paul frères.

(1) Voir le numéro de décembre de la *Nouvelle Revue Française*, qui reparaît heureusement, après six mois d'interruption.

(1) Éditions Hatier.

LIVRE

sur la fin d'un monde